

La bande dessinée au Japon :

MANGAS !

par Jean-Pierre Mercier

Se rendant voici quelques années au Japon, un éditeur français de BD avait fait mettre en paquets l'ensemble de son catalogue, imposant résultat de 25 ans de travail.

A son arrivée à Tokyo, il en fit cadeau au plus important éditeur de bandes dessinées du pays.

Celui-ci prit plusieurs jours pour faire lire la chose à ses collaborateurs, puis recontacta l'éditeur français.

« Ça m'intéresse, dit-il, à condition que vous me garantissiez le même nombre de planches pour l'année prochaine. »

Il se publie chaque mois au Japon des milliers de planches inédites, attendues par des millions de lecteurs avides de bandes dessinées (mangas). Les revues les plus réputées tirent de deux à trois millions d'exemplaires et certains recueils d'histoires complètes ont plus que doublé ces chiffres. Cette démesure a fait dire que le Japon utilisait plus de papier pour les bandes dessinées que pour le papier hygiénique ! ⁽¹⁾

A première vue, le « fan » français a de quoi rêver. La réalité risque en fait de le désorienter. A supposer qu'il déchiffre la langue, ce qui est loin d'être le cas, il y a fort à parier qu'il ne comprendra pas grand-chose à la production nipponne. Les magazi-

nes sont des recueils épais comme des annuaires, imprimés en petit format sur du papier de mauvaise qualité. Les histoires qu'on y publie font couramment 1000 à 2000 pages, dessinées, on s'en doute, avec un sens consommé de l'économie graphique. Les auteurs de « mangas » sont les rois du noir et blanc, et du découpage efficace. Ils jouent en virtuoses de la grammaire narrative héritée des classiques de l'âge d'or américain, mais aussi des effets visuels du cinéma d'action.

Dans les bandes dessinées japonaises, la « caméra » bouge sans arrêt. Elle décompose une action, souligne une expression, renforce un sentiment. Ce symbolisme narratif, peu courant en Occident, est doublé d'un symbolisme proprement japonais, souvent obscur à qui ne connaît pas cette civilisation. Certaines histoires elles-mêmes abordent des thèmes qui laisseront de marbre le Français moyen : fabrication des sushi, tournois de mah-jong, championnats de sumo. Si d'autres sont plus familiers (histoires de samourais, de judokas), la philosophie qui les sous-tend est à mille lieues de l'exotisme





« Akira », par Otomo Katsuhiro.

habituellement de mise. Sur ce point précis, les BD japonaises sont un témoignage sociologique fascinant. On y retrouve dramatisées et mises en question les valeurs les plus fondamentales de la civilisation nipponne : importance du conformisme social, exaltation du travail comme moyen de réalisation personnelle. Chacune dans leur sphère, les bandes dessinées pour garçons ou filles, « salary-men » ou femmes au foyer, abordent ces questions, pour les dissoudre dans le romantisme lacrymal ou l'iconoclastie vengeresse. Car c'est une autre particularité des « mangas » : ils sont lus par presque toutes les couches de la société. Cette universalité est récente, tout comme l'implantation des bandes dessinées elles-mêmes, qu'on peut dater des années trente ⁽²⁾, avec la publication des strips américains classiques (*Bringing Up Father*, *Blondie*, etc.), qui furent immédiatement adoptés, et copiés. Le régime militariste comprit le parti que l'on pouvait tirer de ce moyen d'expression pour la propagande et l'utilisa massivement dans son effort de guerre.

L'effondrement du Japon en 1945 reléguait les bandes dessinées dans le domaine jugé inoffensif de l'enfance. Elles auraient pu y végéter longtemps sans le génie narratif d'un jeune étudiant en médecine qui, dans les années cinquante, abandonna stéthoscope et brillante carrière pour se consacrer entièrement à sa passion : raconter des histoires. Son nom est Osamu Tezuka, et il a statut de « dieu vivant » dans son pays. Il tâta d'abord du dessin animé, sans grand succès commercial, pour se tourner vers la bande dessinée, où il prit en quelques semaines une place historique. Renouant avec la forme des longs récits traditionnels, il innova dans les thèmes et leur traitement graphique. Tezuka a exploré tous les genres : humour, science-fiction, contes traditionnels, aventures. C'est lui qui, le premier, a dynamisé la narration, en multipliant les angles de vue. L'impact de son travail, considérable, a créé un engouement dont Tintin est le seul exemple comparable sous nos climats. Conquis par Tezuka, les jeunes lecteurs sont

(1) Cité dans *Manga ! Manga ! The world of Japanese Comics* de Frederik L. Schodt (Kodansha ed.). Le présent article doit beaucoup à cette remarquable étude, réalisée en 1983 par un américain vivant au Japon. Nous y renvoyons les lecteurs désireux d'en savoir plus sur l'univers des mangas.

(2) Nous parlons bien sûr des BD sous leur forme moderne. L'histoire en images est une très ancienne tradition japonaise, qu'on fait généralement remonter au X^e siècle, date à laquelle le moine Toba dessina les « Chojugiga », picaresques récits animaliers. Le mot « manga » lui-même est une invention du peintre Hokusai, qui vécut au XVII^e siècle. Il signifie à la fois « dessin improvisé » et « moralement corrompu ».

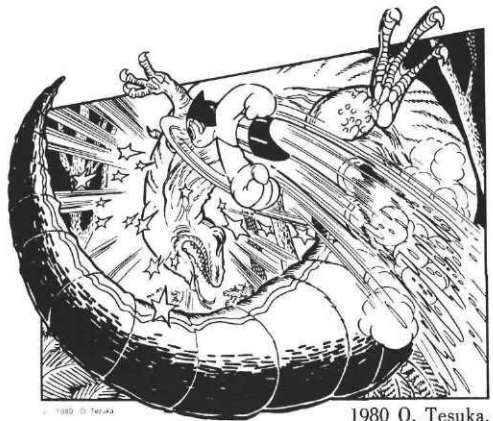
devenus d'avidés consommateurs, et certains ont à leur tour tenté leur chance comme auteurs. La bande dessinée des années soixante et soixante-dix a vieilli avec son public, pour arriver à la diversification évoquée plus haut.

Au Japon, la bande dessinée est un commerce gigantesque, et une compétition de tous les instants. Les professionnels ne négligent aucun créneau pour conserver leur place au soleil. Ce bouillonnement a eu des répercussions inattendues : le Japon est par exemple l'un des rares, sinon le seul pays, à avoir une bande dessinée féminine. De nombreuses dessinatrices sont depuis de longues années lues par un public féminin de tous les âges. C'est également l'un des rares pays où l'on peut aborder n'importe quel sujet.

Certaines histoires pour enfants ont traité de l'inceste, et l'homosexualité masculine est le « must » des revues pour adolescentes.

Il faut bien sûr ne pas généraliser à partir de ces quelques exemples. Comme nous le disions, la bande dessinée japonaise est foisonnante : elle sert à peu près tous les domaines : publicité, code de la route, et même à l'université, où il est courant que des ateliers de bandes dessinées reprennent en images le contenu de certains cours (cf. illustration).

Nous insistions au début de cet article sur l'étanchéité du marché japonais : les BD étrangères, et en particulier françaises, ont du mal à s'y implanter, et les tentatives en sens inverse ont toujours échoué, du moins sous la forme imprimée. Car depuis de nombreuses années la BD japonaise jouit autour du monde d'une vogue incomparable auprès des enfants, sous la forme dérivée du dessin-animé-TV : ainsi Goldorak, Candy et autres Astro-boy sont-ils les ambassadeurs clandestins du neuvième art japonais. Souhaitons de pouvoir les lire un jour sous leur forme originale, pour les apprécier comme il convient. ■



1980 O. Tesuka.



« Vie de Luther » réalisée par un collectif d'étudiantes. Gakken, 1984.



Hiroshi Masumura. Asami éd.

Nous tenons à remercier M. Béraud, du Carrefour du Japon, pour sa gentillesse, sa patience et sa compétence. Nous ne saurions trop conseiller aux personnes désireuses de connaître le Japon de le contacter au 12 rue Sainte-Anne, 75002 Paris (tél. (1) 42.60.69.30). Ils trouveront sur place une documentation de premier ordre, et un excellent accueil.